



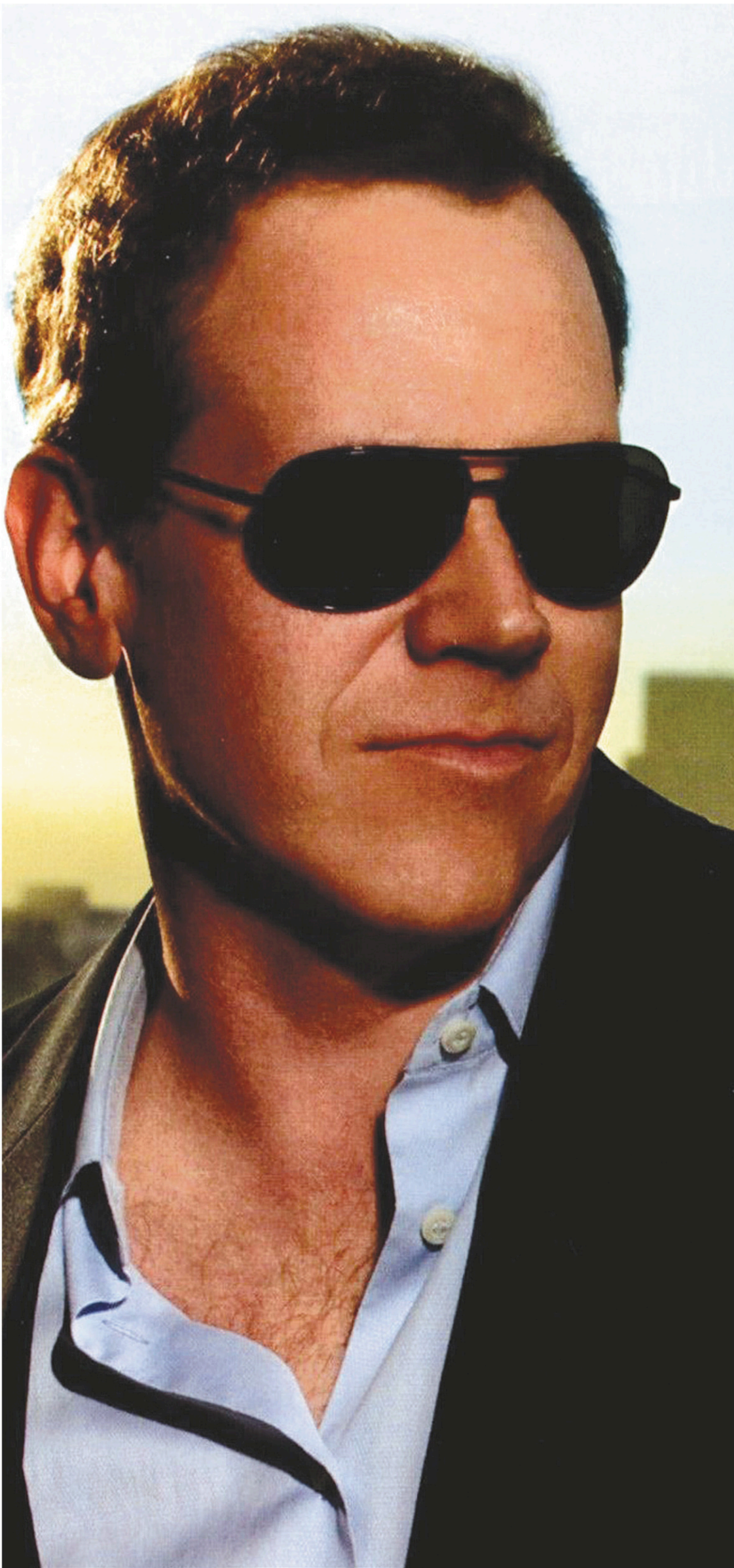
Gilbert Turp passe de l'ombre à la lumière
Page F 3



Plaidoyer pour un Québec fou de l'éducation
Page F 6

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 23 ET DIMANCHE 24 AVRIL 2016



SOURCE ÉDITIONS ROBERT LAFFONT

Enregistrer une balade ou écrire une websérie aujourd'hui est peut-être aussi important pour notre culture qu'écrire un roman, avance Bret Easton Ellis.

« Être poli, en contrôle et constamment professionnel ne débouche pas sur des œuvres d'art passionnées. Ça crée plutôt des copies Xerox d'une forme d'art sans âme. »

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Bret Easton Ellis, « l'excès, c'est l'art »

25 ans après *American Psycho*, il nous parle des vertus de la démesure et de la désuétude du roman

DOMINIC TARDIF

Que fait Bret Easton Ellis ces derniers temps? Bret Easton Ellis, 52 ans, réalise des publicités. Prenez par exemple celle-ci, baptisée *Figaro*, court-métrage tourné pour le compte de l'Opéra de Paris. Incapable de pousser une seule note, un chanteur studieusement mal rasé pique une course hors de sa salle de répétition pour s'enfoncer dans une nuit de bacchanales au cours de laquelle il arrosera sa défaillance vocale d'alcool fort, baisera dans les toilettes d'un bar avec une sulfureuse *vamp* rencontrée quelques secondes auparavant, se chamaillera avec un ami, tentera de voler une voiture, avant de revenir à son point de départ, la camisole délabrée et la gueule abîmée, mais la voix, elle, complètement restaurée. Totale et magique rédemption par l'ivresse et le dérèglement.

Voilà une image qui tranche dans l'œuvre du garçon doré des lettres américaines — sept livres réunis pour la première fois ces jours-ci chez Robert Laffont — où l'excès de drogues, de sexe frénétique et de possession matérielle demeure presque toujours complètement divorcé de toute forme d'exultation et de transcendance. Vous seriez-vous réconcilié avec les vertus de l'excès, demandons-nous au jeune quinquagénaire qui répond avec charme à nos questions depuis Los Angeles?

« Être poli, en contrôle et constamment professionnel ne débouche pas sur des œuvres

d'art passionnées. Ça crée plutôt des copies Xerox d'une forme d'art sans âme. C'est du désordre, des choses que la vie te lance au visage, de la poursuite du plaisir que surgit l'inspiration, et c'est ce que je cherche constamment: l'inspiration. Il est nécessaire de traverser toutes sortes de douleurs pour créer. L'excès, c'est l'art. Si tu peux vivre tes excès sans devenir dépendant, alors il faut que ça fasse partie de ton processus créatif. Heureusement, je n'ai jamais été un addict, même si bon [longue pause théâtrale] j'ai quand même donné dans le domaine », euphémise-t-il, avant que ne jaillisse ce rire étonnement enfantin qui est le sien.

Diversification des activités

S'il cherche constamment l'inspiration, le pape du *brat pack* semble ces derniers temps surtout absorbé par le désir de diversifier ses activités — pour emprunter au vocabulaire du capitalisme qu'il a lui-même abondamment subverti. Entre l'animation d'une populaire balade (le *Bret Easton Ellis Podcast*, série de discussions à bâtons rompus sur les sujets agitant l'air du temps avec des stars comme Quentin Tarantino ou Kanye West) et la création d'une expo regroupant une série de toiles imaginées avec l'artiste Alex Isreel; Bret se disperse, disent ses lecteurs, qui regrettent l'écrivain qu'il est.

« Peut-être qu'aujourd'hui, enregistrer un podcast ou écrire une websérie est aussi important pour notre culture

qu'écrire un roman, lance l'écrivain. Je n'entends que très, très rarement des gens parler passionnément de romans, de la façon dont on en parlait il y a quinze ou vingt ans. J'étais dans une fête hier soir avec des littéraires et personne ne connaissait le plus récent lauréat du Pulitzer. Personne n'avait lu le livre! »

Loin de lui l'idée de dénigrer le roman, insiste-t-il. « Mais je crois que c'est un genre qui parle aujourd'hui très rarement à l'intelligentsia, alors que c'était le cas par le passé. Les corrections [de Jonathan Franzen] est peut-être le dernier cas auquel je peux penser. C'est un virage peut-être un peu triste, qui me rend peut-être un peu nostalgique, mais sans plus. Et puis, si je touche à autant de trucs, c'est que parce que je sais pertinemment qu'il me reste moins de temps devant moi qu'avant. Lorsque tu arrives à un certain point, tu veux essayer tout ce que tu n'as pas encore essayé. »

« Les idiots sont partout »

Fidèle à sa réputation d'éléphant d'élite, Bret Easton Ellis embrasse donc goulument son époque, au mépris de ceux qui l'accusent de putasser, le faisant sans se boucher les yeux devant une société qui valorise le carton-pâte. « Il y a certainement un nivellement par le bas, un rejet de certaines valeurs intellectuelles qui se manifestent par exemple dans cet émerveillement puéril du cinéma américain pour les superhéros et les comic books.

VOIR PAGE F 4 : EXCÈS

L'esprit de BEE, vu d'ici

Trois écrivains racontent leur rapport au sulfureux auteur d'*American psycho*

Par sa plume décomplexée, Bret Easton Ellis incarne un esprit et une posture qui ont aussi inspiré le monde littéraire québécois. Jean-Philippe Baril Guérard, Alexandre Soublière et Mélikah Abdelmoumen racontent leur rapport à son œuvre sulfureuse.

DOMINIC TARDIF

« Le livre que je lis est pas particulièrement bon. Un roman self-conscient, un simulacre d'Ellis, sur des jeunes trash qui vivent une vie remplie d'ennui, qui ont tout facilement, qui savent pas quoi faire de leurs trop nombreux temps libres, et qui s'adonnent donc à la destruction de tout ce qui les entoure par le cynisme », analyse la narratrice de *Sports et divertissements* (éditions de Ta Mère, 2014), premier roman de Jean-Philippe Baril Guérard.

Formidable mise en abyme, n'est-ce pas? Pourquoi? Parce que, le mot simulacre en moins, *Sports et divertissements* correspond parfaitement à cette description. Fuite dans la drogue, sexualité radicalement séparée de l'amour,

mort qui rôde sans montrer son visage; toutes les obsessions de *Less Than Zero*, chronique au ton clinique de l'apathie d'une jeunesse anesthésiée ayant permis à Bret Easton Ellis de se mettre au monde en 1985, sont ici remixées par l'homme de théâtre. Remplacez la nuit californienne et ses cadavériques zombies cocaïnés par la nuit montréalaise et un trio d'ex-enfants-acteurs (presque) tout aussi cocaïnés.

« Il ne se passe rien dans *Less Than Zero*, mais c'est ce qui m'intéresse; c'est un livre sur le vide », rigole le comédien et dramaturge. « Je l'ai lu à 17 ans et pour le kid de région que j'étais, qui avait énormément de temps libre et qui faisait des shits en espérant qu'il se passe enfin quelque chose, c'était facile

de s'identifier. Ellis a bien cerné le concept d'enfant-roi, qui souffre d'avoir été bébé gâté. C'est un roman de first world problems, mais c'est le fun quand tu es privilégié et que tu n'as jamais eu de difficulté dans la vie de savoir que tu as le droit de te sentir vide en dedans, même si tout est à ta portée. »

Alexandre Soublière a lu *Less Than Zero* pendant qu'il finissait *Charlotte Before Christ* (Boréal, 2012), son premier roman, auquel le nom de l'écrivain américain a beaucoup été associé. « Ça mettait en scène des gens du même âge avec, comme dans *Charlotte*, leurs propres expressions, leurs propres partys. C'était le portrait d'une génération précise, dans un lieu et un moment précis. Je sentais enfin que j'avais le droit, moi aussi, d'écrire ce genre de roman que j'aurais toujours voulu lire au Québec et que je n'avais jamais trouvé. »

VOIR PAGE F 4 : ELLIS

LIVRES

POÉSIE

Rodney St-Éloi,
toujours deboutSes poèmes sont des odes
à ce qui résiste et survit

HUGUES CORRIVEAU

Est-ce ici femme ou parole qui tombe et se relève, qui tient la vie pour irrésolue, imparable contre les obstacles qu'il faut franchir? Les poèmes de Rodney St-Éloi sont des appels au dépassement. Pour aller plus loin dans cette vie inquiète qui commande de continuer. Pour que la tête soit tenue bien haute devant l'adversité. Cette parole toujours amène, réceptrice d'une bonté sous-jacente face au vivant, trace des voies de sortie pour échapper au malheur.

Moi tombée. Moi levée prend sa source dans la force du dernier recueil de Louise Dupré, à laquelle il est dédié: «*Là-haut, vous dis-je / C'est là-haut / Aussi haut que les flammes / Que je vise / Quand je chute.*» Chemin de croix, trois fois chutant, mille fois ici, l'auteur cherche son équilibre, à se tenir debout, en marche, résistant. Puis, c'est la chute vertigineuse de l'angoisse poète qui s'étonne de tomber et de tomber encore, vague cauchemar en tête, cherchant le nord,



Rodney St-Éloi

perdant le chemin. Déroute temporaire, bien sûr, puisque l'ouverture à l'autre ouvre, chez ce poète, tous les possibles, «*tant il est vrai qu'un oiseau chante / Dans [sa] voix / [qui s] appelle poème.*»

Poète remontant le cours des antagonismes, Rodney St-Éloi propose son itinéraire d'insatiable curieux, quête presque les regards orageux ou amoureux, peine et joie confondues. «*J'ai besoin d'une patrie et d'un mouchoir / Pour pleurer au crépuscule // Dois-je écouter les douaniers / Qui fixent les frontières de mon identité // Dois-je me fier à l'oiseau / Qui chante dans ma voix.*» se demandait-il, inquiet et suppliant. Il lui faut donc retrouver dans l'urgence son ancrage, son lieu d'immersion vive, pour apaiser l'inquiétude d'être un perdu, un égaré humain mal reconnu, mal incarné.

La tombée n'est alors qu'un geste admissible puisqu'il présuppose la relève. Et il écoute les prédictions obscures, les voix secrètes capables de révélation: «*Si tu tombes, dit le sorcier / C'est parce que l'horizon crève les étoiles / Si tu meurs, dit le sorcier / C'est parce que le cœur boit le cœur / Alors je tombe / Comme tombent / Les mangues vertes / Comme tombent les lauriers.*»

Lazare, du tombeau revenu, parle des fruits des pays d'ailleurs, du pays d'ici, du lieu qui le nourrit de mots et de poésie. Le poète est là, bouche ouverte sur les songes, admis dans la cohorte des demandeurs d'asile, de cet asile essentiel qu'est la bonté du monde. «*L'espérance a le bras long / Je traverse mille éclairs / Les arcs-en-ciel me font signe / Et je vois plus haut / Et je tremble.*», avoue-t-il, dans son incantation modulée.

«*La terre est mon métier.*», dit-il encore en une formule saisissante. Cette grande vérité n'est autre que le reflet même de cette parole qui parle juste, à la frontière, sur les frontières pour qu'une identité s'affirme.

Collaborateur
Le Devoir

MOI TOMBÉE. MOI LEVÉE

Rodney St-Éloi
Les éditions du Noroît
Montréal, 2016, 73 pages

Naïm Kattan, les détours d'une vie

« Ma quête n'était pas une fuite, je la percevais comme une libération »



DANIELLE LAURIN

Essais, romans, nouvelles, pièces de théâtre. Naïm Kattan a signé une cinquantaine d'ouvrages depuis *Le réel et le théâtral*, en 1970. Juif de langue arabe né à Bagdad, devenu écrivain francophone à Montréal, il a maintes fois évoqué, par morceaux, son parcours. Voici qu'à 87 ans, il nous offrirait enfin une autobiographie exhaustive, d'hier à aujourd'hui, avec le talent de conteur qu'on lui connaît?

Carrefour d'une vie se présente bien comme un récit autobiographique, comme indiqué sur le quatrième de couverture. Sauf qu'après les deux premières parties constituées de textes directement autobiographiques et d'un autre où il rend hommage aux amis qui ont changé sa vie, on retrouve des essais divers, des exposés, sur le judaïsme et l'exil, par exemple, sur le caractère sacré de la vie, ou sur la francophonie.

Les faits autobiographiques et les prises de position de l'auteur finissent par se compléter d'une certaine façon: on fait le lien entre le parcours de l'auteur et les idées, les principes que cela l'a amené à défendre. Dont l'ouverture à l'Autre, constante dans sa vie et son œuvre.

« Chaque ville où l'on décide de se loger annonce une nouvelle naissance »

Si l'aspect collage de l'ouvrage, où se succèdent des textes non datés, avec des redites qui auraient pu être évitées, ne correspond pas aux attentes, reste que la matière est riche, et les sources de réflexion nombreuses.

Les deux premières parties de *Carrefours d'une vie* s'avèrent les plus captivantes.

On y suit d'abord le petit Naïm habité par les histoires racontées par sa mère, histoires qui lient celles de la Bible et celles de sa propre famille. Le judaïsme prendra pour lui différentes formes au fil des ans et selon ses milieux de vie.

Juif de Bagdad, il écrit ses premières histoires dès l'enfance, dans sa langue maternelle, l'arabe. Publie sa première nouvelle à l'âge de 14 ans. Et très tôt côtoie des musulmans, avec qui il collabore dans différentes revues, s'appliquant à faire connaître dans son pays la littérature française qu'il admire.

Il se passionne pour l'œuvre de Romain Rolland, André Gide, Paul Valéry, André Malraux. C'est par les livres que l'Occident lui a d'abord été révélé. «*L'Occident fut le révélateur de la vie autre à laquelle j'aspirais.*», confie-t-il.

Quand, en 1941, l'année de ses 13 ans, a lieu le pogrom frappant les juifs de Bagdad, l'Occident lui apparaît comme un refuge, mieux, comme «*un possible lieu de vie.*» Les juifs, qui comptent alors pour 25% de la population de Bagdad, sont traités comme des étrangers. «*Être juif recelait une part d'ombre qui planait au-dessus de ma tête.*»

De Bagdad à Paris

Grâce au concours d'un professeur français, Jean Gaulmier, avec qui il gardera contact toute sa vie et à qui il rend hommage dans son livre, il obtient en 1947 une bourse d'études pour se rendre à Paris. «*J'ai connu le judaïsme occidental dans cette ville. J'y ai aussi écouté les récits des survivants de la Shoah.*»



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

C'est en 1954 que Naïm Kattan émigre à Montréal. La ville où, après un long silence littéraire, il reviendra à ses premières amours, prenant cette fois la plume en français.

À Paris il n'est plus renvoyé à son Orient arabe et musulman, mais à son judaïsme. Il décide alors de se l'approprier. «*Je m'employai à en scruter la différence avec le christianisme omniprésent et à en évaluer le poids, imperceptible, sur ma vie et mon comportement.*»

Il arrondit ses fins de mois comme correspondant pour un journal irakien dirigé par un musulman, signant ses articles sous pseudonyme, «*non pas tant pour me protéger que pour éviter à ma famille des ennuis et aussi me réserver la possibilité d'écrire librement des articles sur la politique dans un journal important.*»

La proclamation d'Israël a lieu huit mois après son arrivée à Paris. Il décide de rester en France. Après plusieurs démêlés bureaucratiques, il obtient un certificat de réfugié. Il fraye avec le milieu surréaliste, devient ami avec le poète Yves Bonnefoy, qui le présente à l'éditeur Maurice Nadeau: il commence alors à rédiger ses premiers articles en français pour le journal *Combat*.

De Paris à Montréal

«*Chaque ville où l'on décide de se loger annonce une nouvelle naissance.*», écrit Naïm Kattan. C'est en 1954 qu'il émigre à Montréal. La ville où, après un long silence littéraire, il reviendra à ses premières amours, prenant cette fois la plume en français. Son œuvre, maintes fois primée, sera saluée entre autres par le prestigieux prix Athanasa-David en 2004. Trois ans plus tard, il recevra le prix Hervé Deluen, institué par l'Académie française pour récompenser un créateur culturel qui contribue efficacement à la défense et à la promotion du français comme langue internationale.

Il aura d'abord fondé le *Bulletin du Cercle juif*, qu'il dirigerait pendant une douzaine d'années. «*Je pris bientôt conscience que mon*

rapport au judaïsme était devenu un fait quotidien, une réalité concrète, vitale. Je représentais les juifs et le judaïsme.»

On l'aura invité dans les médias, notamment à l'émission *Point de mire* de René Lévesque, pour commenter les crises politiques au Proche-Orient. André Laurendeau lui aura ouvert les pages du *Devoir* comme critique littéraire dès le milieu des années 1950.

«*Je suis progressivement passé du statut de juif de service à celui de commentateur du monde arabe, pour devenir en fin de compte un intellectuel canadien tout court.*», fait-il remarquer. Tout en poursuivant son travail d'écrivain, il aura dirigé le Service des lettres et de l'édition du Conseil des arts du Canada pendant une trentaine d'années.

Le pas décisif

Son premier livre, *Le réel et le théâtral*, prix Québec-Paris 1971, a d'abord été un article, dans lequel Naïm Kattan traçait son itinéraire. Envoyé par la poste à la *Nouvelle revue française* éditée par Gallimard, cet article allait changer sa vie.

Quand l'écrivain Jean Grosjean, alors collaborateur à la revue, lui annonce que son texte va être publié, il lui pousse dans le dos: «*Mais ce ne sont que les premières pages d'un livre que vous devez écrire...*»

Peut-être aurait-il fallu, aujourd'hui encore, une sorte de Jean Grosjean par-dessus l'épaule de Naïm Kattan, afin qu'il poursuive sur la lancée des deux premières parties de *Carrefour d'une vie*.

CARREFOURS D'UNE VIE

Naïm Kattan
Hurubise
Montréal, 2016, 280 pagesSoutenir la relève
en rechercheBourses
D'EXCELLENCE
des PUQLES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
SONT HEUREUSES DE REMETTRE DEUX BOURSES
D'EXCELLENCE D'UNE VALEUR DE 5 000 \$ CHACUNE.
FÉLICITATIONS AUX LAURÉATS!

■ Véronique Plouffe

Étudiante à la maîtrise en sciences de l'administration à l'UQO

Projet de recherche: Projet de réingénierie *Lean* en santé: Utilisation de la méthode *Time-driven activity-based costing* pour l'optimisation des trajectoires de soins en cancérologie.

■ Zachary Huxley

Étudiant à la maîtrise en sciences de l'administration à l'UQTR

Projet de recherche: Les choix de méthodes comptables des PME québécoises appliquant les normes comptables pour entreprises à capital fermé (NCECF): une étude empirique.

Le concours des bourses d'excellence est géré par la Fondation de l'Université du Québec.
Visitez notre blogue à PUQ.CA pour plus d'informations.Presses
de l'Université
du QuébecOn a tous besoin de savoir
POUR AGIRFondation
de l'Université
du Québec

Y'A DE QUOI LIRE!

Les livres québécois, j'en lis, j'en débats.

GRAND GAGNANT 2016

DANIEL
GRENIERremporte le prix littéraire des
collégiens 2016, pour son romanL'ANNÉE LA PLUS LONGUE
publié au Quartanier.PRIX
littéraire
DES
COLLÉGIENS

prixlitterairedescollégiens.ca

LE DEVOIR

FONDATION
Marc Bourque

Québec

ENBRIDGE

RBC

QUÉBECOR

SCRILCO

FIL

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

LITTÉRATURE



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Entre la fatigue et l'amertume, c'est sur cet état d'esprit que s'amorce *La caverne*, le deuxième roman de Gilbert Turp.

ROMAN QUÉBÉCOIS

De l'ombre à la lumière

Entre Montréal et la Toscane, Gilbert Turp donne une voix touchante et crédible à une crise de la cinquantaine

CHRISTIAN DESMEULES

Animateur vedette de la radio de Radio-Canada, Michel est sans le savoir à la croisée des chemins. «*Expert dans l'art de feindre l'intérêt*», il roule un peu sur le pilote automatique. Bien au chaud dans son studio, qu'il appelle sa «caverne», il vit entouré de son petit harem de chercheurs fraîches et empressées, d'anciennes maîtresses qui ont encore de l'affection pour lui et de pâmés en tous genres.

Longtemps journaliste de terrain — il avait notamment couvert la crise du Rwanda —, habitué à poser les questions, l'homme évite lui-même de s'interroger depuis un certain temps, même si le vernis des apparences se fissure un peu. «*Une espérance de vie de quatre-vingts ans vous donne le temps de vivre trois vies avant de périr complètement désabusé. Si à cinquante ans il estimait avoir fait le tour de Radio-Canada, comment allait-il donc occuper les trente prochaines années?*»

Entre la fatigue et l'amertume, c'est sur cet état d'esprit que s'amorce *La caverne*, le deuxième roman de Gilbert Turp (après *Ne t'arrête pas*, Leméac, 2010), comédien, dramaturge, metteur en scène et professeur au Conservatoire d'art dramatique de Montréal.

Mais la cinquantaine le rejoint vite au tournant et l'atteint dans un angle mort: sa femme, Simone, décide de le quitter pour une de ses collègues, Magdalena, que Michel surnommait «la Grande Italienne». Un événement qui vient sonner le glas de leurs années de «fausse bonne entente». Et comme le père de Magdalena vient de mourir en Italie, laissant une petite maison dans la campagne toscane, les deux femmes décident d'aller passer l'année là-bas. Ce qui donnera à leur fille de 19 ans, Emma, qui veut aller rejoindre les deux femmes en Italie, l'occasion de suspendre

son entrée en médecine à l'université. Tout semble lui échapper: sa femme, sa fille, la passion du travail.

Réalisant qu'il ne verra pas sa fille pendant un an, il décide d'aller passer deux semaines avec elle en Italie. Au volant d'une Alfa Romeo décapotable, ils iront ainsi de Rome à Venise, en passant par Florence, arpantant les musées au pas de course, jouant au père et à la fille. Et comme son ex-femme est allergique, il va au retour hériter de Pannacotta, la chienne du père de Magdalena — qui deviendra Panna, puis Panne avant de se transformer en Peine et, enfin, en Vieille Peine.

Revenu à Montréal avec le vieux chien — comme un symbole de sa propre humanité mise à mal —, de point d'interrogation ambulant, Michel se décide à reprendre sa vie en main et essaie de trouver des réponses aux questions qu'il évitait jusque-là de se poser. Il vend la maison, se trouve un appartement et s'occupe de la maison de son ex-femme dans les Cantons-de-l'Est. Un projet d'émission de grandes entrevues l'occupe et lui redonne le goût du risque et du sens. «*Il y a trois mois, j'avais l'impression d'être en train de m'éteindre. Mais là, je frétille d'impatience. Je veux de la beauté, de la profondeur historique, de l'élevation.*»

C'est la substance de *La caverne*. Un passage de l'ombre à la lumière. Un réveil ou un nouveau départ. Sans jamais céder à la tentation du spectaculaire — il ne transforme pas son protagoniste en superhéros pas plus qu'en martyr —, avec sobriété, Gilbert Turp donne une voix humaine et parfaitement crédible à cette crise de mi-temps de la vie.

Collaborateur
Le Devoir

LA CAVERNE
Gilbert Turp
Québec Amérique
Montréal, 2016, 264 pages

ENTREVUE

De la rue Fairmount à Kuujuaq

L'anticonformisme n'est plus dans le Mile-End, Michel Hellman est allé à sa recherche... au Nunavik

FABIEN DEGLISE

C'est un peu comme aller à Brossard et atterrir à Du-bai, ou regarder vers Rome et débarquer à Tokyo. Le bédéiste Michel Hellman a, dans les cinq dernières années, cherché à nouveau l'inspiration dans son quartier branché, le Mile-End à Montréal, pour mettre au monde de nouvelles chroniques urbaines, sensibles et dessinées comme celles qui l'ont mis au monde en 2011 avec un «album toponyme» *Mile-End* (Pow Pow). Peine perdue!

Le deuxième souffle était plus loin, beaucoup plus loin: entre Kuujuaq, Kangiqsujuaq, le parc de Pingualuit, la menace d'un ours noir et les nuées de mouches noires. Le jeune auteur a trouvé là ce qu'il n'arrivait plus à récolter en bas de chez lui, dans cette république du *hipster* dont il peut contempler le nombril depuis les fenêtres de son appartement: cet esprit qui avance sur des sentiers pas trop balisés, sans ressentir ce besoin exagéré de crier sa différence.

«*Ce qui a guidé l'écriture de Mile-End, ce qui m'a inspiré, c'est l'observation de l'anticonformisme que l'on retrouvait dans ce quartier à l'époque*, résume Michel Hellman, qui rappelle sa plume anthropologique à notre bon souvenir aujourd'hui avec une œuvre forcément intitulée *Nunavik* (Pow Pow). *Toute cette bohème s'est évaporée ici, comme sur le Plateau [autre quartier de Montréal] passé d'artiste à conformiste en une décennie à peine dans le temps. Tout est désormais codifié, tout semble avoir été fait, tout est inaccessible, prévisible avec ses condos, ses restos, ses comportements forcés... alors que là-bas, il y a encore cette liberté, cette impression que tout reste à faire. Et les gens que l'on y croise portent en eux cette marginalité qui me plaisait tant ici.*»

L'inoculation de l'envie du Grand Nord — par la mouche à chevreuil, s'entend — a finalement bien fonctionné chez



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Michel Hellman a voulu montrer une autre facette du Nord et saisir l'esprit des lieux.

Michel Hellman, qui y est allé une première fois en 2008, dans le cadre d'un reportage pour le magazine *Géo Plein Air*, puis y est retourné seul l'an dernier pour sa piqûre de rappel. Pendant 10 jours, plus deux d'attente d'un vol de retour à cause de la météo instable. Il en fait d'ailleurs une démonstration convaincante dans ce nouvel assemblage d'histoires courtes enchâssées dans un grand récit qui se promène sur cette *terra incognita*, comme il l'appelle, si loin, si proche...

«*Je voulais montrer le contraste entre le Mile-End et le Nunavik, raconter ce tiers-monde dans notre propre province, décrire des fragments de cette vie là-bas que l'on refuse de regarder, sans doute à cause d'une certaine culpabilité. Le Nunavik, c'est aussi une part de nous-mêmes située à peine à deux heures trente de vol de Montréal.*»

Drogue, dépression, alcoolisme, perte... les préjugés

habituels sur ce territoire sont là, sauf qu'ils sont objet de mise en perspective, de questionnement subtil par Michel Hellman qui se pose autant en documentariste qu'en romancier,

avec un regard oscillant entre la curiosité, la naïveté, les faux pas de l'homme blanc et l'humanisme. «*L'idée de montrer une autre facette du Nord, d'en parler pour autre chose que les mauvaises raisons habituelles, de déjouer les idées reçues, de saisir l'esprit des lieux me plaisait*», admet-il.

Avec son histoire de chasse à la baleine, ses parenthèses sur les Dorsétiens, ces Paléoesquimaux ancêtres des Inuits qui préfèrent d'ailleurs les appeler Tuniit, avec ses anecdotes de bière achetée par *pack* de six dans le bar de Kuujuaq pour éviter de retourner trop souvent au comptoir ou d'ours forçant de sortir avec un fusil pour aller aux toilettes la nuit, *Nunavik* finit d'ailleurs par se situer dans cet anticonformisme qu'il sonde avec ses

planches: ni journal, ni reportage, ni fiction, ni carnet, et un peu tout ça en même temps.

Page 70, Michel Hellman relate d'ailleurs cette blague qu'un Inuit lui a racontée un petit matin sur les bords de la rivière Koksoak (qui, soit dit en passant, est en fait un fleuve). «*Tu sais de quoi est composée une famille typique inuite? Un homme, une femme, deux enfants... et un anthropologue*», lâche-t-il avant de partir à rire.

L'histoire drôle saisit habilement ce paradoxe d'un peuple vivant éloigné du reste du monde, mais en même qui a été depuis plus de 100 ans l'un des plus photographiés et observés sur la planète. Mais elle peut aussi être vue autrement, en confirmant que Michel Hellman, désormais, fait du coup un peu partie de cette famille...

Le Devoir

NUNAVIK
Michel Hellman
Pow Pow
Montréal, 2016, 154 pages

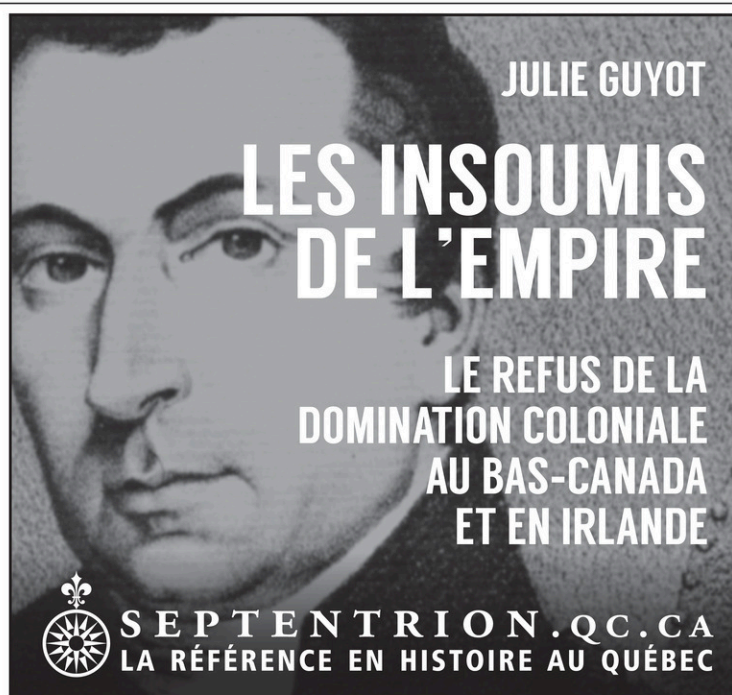


BANDE DESSINÉE

HUBERT
Ben Gijsemans
Dargaud
Bruxelles, 2016, 86 pages

Voilà une sublime poésie de la banalité livrée par le bédéiste belge Ben Gijsemans, qui capture dans ses cases l'étrange beauté d'un fragment de vie plate et sans aspérités, celle d'Hubert, homme sans doute dans la cinquantaine. Le célibataire solitaire met du baume sur son quotidien au contact de l'art dont il part régulièrement à la rencontre aux Musées royaux des beaux-arts de Belgique et même au Musée d'Orsay à Paris: le triptyque de Metsys, *L'Olympe* d'Edouard Manet. *La fontaine de l'inspiration* de Constant Montald, *Les sœurs de l'illusion* de Victor Rousseau... des œuvres qu'il tente de reproduire, en dillettante, dans son appartement d'indécrottable vieux garçon, les yeux parfois tournés vers la fenêtre d'en bas qui laisse apparaître par moments le corps d'une voisine. Tout est en longueur dans ce récit qui se promène entre sociologie de la solitude et érudition, entre ennui et contemplation, jusqu'à un verre de vin qui pourrait un peu confronter le ronron.

Fabien Deglise



JULIE GUYOT

LES INSOUMIS DE L'EMPIRE

LE REFUS DE LA DOMINATION COLONIALE AU BAS-CANADA ET EN IRLANDE

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS
Du 11 au 17 avril 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENT N° DE SEMAINES

▼ Romans québécois

| | | | |
|----|---|--|------|
| 1 | Vi | Kim Thuy/Libre Expression | 1/2 |
| 2 | L'amour au temps d'une guerre • Tome 2 1942... | Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean | -1 |
| 3 | Père et mère tu honoreras | Jean-Pierre Charland/Hurtubise | -1 |
| 4 | La théorie du drap contour | Valérie Chevalier/Hurtubise | -1 |
| 5 | Tel était leur destin • Tome 1 De l'autre côté... | Nathalie Lagasse/Hurtubise | 2/2 |
| 6 | Un été à No Damn Good | Nathalie Petrowski/Boréal | -1 |
| 7 | Les chevaliers d'Antares • Tome 1 Descente aux... | Anne Robillard/Wellan | 3/9 |
| 8 | Cobayes, Cédric | Alain Chaperon/Mortagne | 5/2 |
| 9 | Ceux qui restent | Marie Laberge/Québec Amérique | -1 |
| 10 | Les hautes montagnes du Portugal | Yann Martel/XYZ | 8/11 |

▼ Romans étrangers

| | | | |
|----|---|-------------------------------------|------|
| 1 | La fille de Brooklyn | Guillaume Musso/XO | 1/4 |
| 2 | L'horizon à l'envers | Marc Levy/Robert Laffont | 2/10 |
| 3 | La vie est d'hommage | Jack Kerouac/Boréal | 4/2 |
| 4 | Carnets noirs | Stephen King/Albin Michel | 3/6 |
| 5 | L'urgence dans la peau. L'impératif de Bourne | Eric Lustbader/Grasset | 5/4 |
| 6 | La dame de Zagreb | Philip Kerr/Masque | 10/8 |
| 7 | Conquis | K. Bromberg/Homme | 7/2 |
| 8 | Trois jours et une vie | Pierre Lemaire/Albin Michel | 6/2 |
| 9 | Inhumaine. Une enquête de Kay Scarpetta | Patricia Cornwell/Flammarion Québec | 8/7 |
| 10 | Désaxé | Lars Kepler/Actes Sud | -1 |

▼ Essais québécois

| | | | |
|----|---|----------------------------|------|
| 1 | Une escroquerie légalisée | Alain Deneault/Écosociété | 6/2 |
| 2 | L'affaire Turcotte | Catherine Dubé/Rogers | 3/2 |
| 3 | Survivre à l'offensive des riches | Roméo Bouchard/Écosociété | -1 |
| 4 | Dans l'intimité du pouvoir | Dominique Lebel/Boréal | 1/2 |
| 5 | La dure école | Normand Baillargeon/Leméac | 2/3 |
| 6 | Trouve-toi une vie. Chroniques et sautes d'humeur | Fabien Cloutier/Lux | 4/9 |
| 7 | La médiocratie | Alain Deneault/Lux | 9/2 |
| 8 | Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces... | Boucar Diouf/La Presse | 7/27 |
| 9 | L'impossible dialogue. Sciences et religions | Yves Gingras/Boréal | -1 |
| 10 | Voir le monde avec un chapeau | Carl Bergeron/Boréal | 8/2 |

▼ Essais étrangers

| | | | |
|----|---|---|------|
| 1 | La puissance de la joie | Frédéric Lenoir/Fayard | 1/13 |
| 2 | Sapiens. Une brève histoire de l'humanité | Yuval Noah Harari/Albin Michel | 3/9 |
| 3 | Quelle sorte de créatures sommes-nous?... | Noam Chomsky/Lux | 6/3 |
| 4 | Ces ondes qui nous entourent | Martin Blank/Écosociété | -1 |
| 5 | Murmures à la jeunesse | Christiane Taubira/Philippe Rey | 4/6 |
| 6 | Palestine | Noam Chomsky Ilan Pappé/Écosociété | -1 |
| 7 | Il est avantageux d'avoir où aller | Emmanuel Carrère/PDL | 2/6 |
| 8 | Carnets de l'incarnation. Textes choisis, 2002-2015 | Nancy Huston/Actes Sud | -1 |
| 9 | Sonnez, merveilleux! | Kent Nagano Inge Kloepper Isabelle Gabolde/Boréal | 5/7 |
| 10 | Le langage des sans-voix. Les bienfaits du... | Stephen D'Arcy/Écosociété | -1 |

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LIBRAIRIE

ACHAT À DOMICILE
514-914-2142



GALERIE

ESPACE LOCATIF
DISPONIBLE

Fonds universitaires :
• Littérature, Philosophie,
Sciences humaines
• Pléiade

Art québécois et international
Livres d'art et livres d'artiste
Livres anciens avant 1800
Automatistes, Éditions Erta,
Refus Global...

Bel espace chaleureux pour
artistes en arts visuels

• Consultez notre site web
pour les tarifs 2016

Salle disponible sans frais
pour lancement de livre ou
autre événement littéraire

1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal
Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
www.bonheurdoccasion.com

LITTÉRATURE

LETTRES FRANCOPHONES

Grandeur et misère d'Haïti

Lyonel Trouillot raconte un Port-au-Prince sous occupation militaro-humanitaire

LISE GAUVIN

C'est avec un talent de peintre initié au « pouvoir du langage » que Lyonel Trouillot livre ses tableaux de la vie haïtienne dans son dernier roman, *Kannjawou*, tableaux dont les couleurs vives et les contours précis font contraste avec la tonalité grise du lieu principal où se passe l'action, la bien nommée rue de l'Enterrement, à cause de sa proximité avec le cimetière.

Quant au mot « Kannjawou », qui sert à désigner la fête dans la culture populaire, il renvoie dans le livre à un bar à la mode où se retrouvent les employés des institutions internationales et des organisations non gouvernementales, ceux que le narrateur du récit appelle les nouveaux occupants d'Haïti. Deux univers se côtoient dans le roman. D'une part, la misère et le « combat pour la survie ». D'autre part, la vie luxueuse des représentants interchangeables des diverses ONG qui se savent de passage et attendent leur prochaine mission.

Lyonel Trouillot, dans ce dixième roman, a choisi de donner la parole à un jeune universitaire de 24 ans, qui gagne sa vie en faisant des travaux pour les étudiants des universités privées. C'est lui qui observe, note et consigne dans son journal, en une suite de chapitres très brefs, saisissants de vérité, les petits et grands événements de sa vie et de celle des siens. « *Écris la rage, lui avait conseillé Man Jeanne, le temps qui passe, les petites choses, le pays, la vie des morts et des vivants qui habitent la rue de l'Enterrement. Écris, petit.* » Et le narrateur d'obéir, sachant toutefois que « *ce n'est pas avec des mots qu'on chassera les soldats et fera venir l'eau courante.* » Sachant encore que « *devant l'échec du politique on se réfugie quelquefois dans des chansons et des poèmes.* »

Une ville prison

L'attention du narrateur est surtout retenue par les allées et venues de la « bande des cinq », le groupe d'amis dont il a fait partie dans son enfance. Parmi eux se trouvent Wodné le militant, Popol l'inséparable et surtout Joelle et Sophonie, deux femmes pour lesquelles il éprouve un amour platonique et qu'il désigne comme ses « *fées de proximité* ». Bien que désormais engagés dans des voies différentes, les cinq amis ont fondé ensemble un Centre culturel pour la jeunesse, un « *non-lieu transformé en centre de discussion* », un centre qui leur donne « *l'impression d'être en vie et d'agir sur quelque chose* ». Car il n'est pas question pour eux de démissionner devant la souffrance et la misère.

D'autres figures hantent le quartier de l'Enterrement. Celle de Man Jeanne, la doyenne philosophe, qui pratique une forme de justice particulière en arrosant de pipi de chat la tête de ceux qu'elle juge malfaisants.

AGENCE FRANCE-PRESSE
Vendeuse de carottes en Haïti

Celle d'Halefort le voleur de cercueil, d'Anselme le diseur de bonne aventure, d'Hans et Vladimir les gamins. Sans oublier celui que l'on nomme le « *petit professeur* », ce personnage complice du narrateur, amoureux des livres et de la belle Joelle, qui vient faire la lecture aux enfants du Centre.

Tous les mercredis, Popol et le narrateur se rendent au Kannjawou pour chercher Sophonie et la raccompagner chez elle après son travail de serveuse. Assis sur un muret en attendant l'heure du départ, les deux amis observent à loisir les coopérants qui viennent y faire la fête : « *la petite brune, la grande blonde, la hyène, les trois mousquetaires...* » Le narrateur n'est pas tendre à l'endroit de ces clients qui « *n'arrêtent pas de danser en avançant vers la piste. S'admirent dans une sorte d'entre-soi. Constituant un monstre compact et cependant à plusieurs têtes, plusieurs jambes, plusieurs bouches, tournant sur lui-même, rapaces contre rapaces, frénésie contre frénésie.* » Fête triste que celle-là, qui a peu à voir avec le *kannjawou* carnavalesque.

Vaste fresque constituée de plusieurs microrécits, le roman de Lyonel Trouillot est à la fois un document de première main pour comprendre la situation actuelle de Port-au-Prince, cette « *ville devenue une vaste prison où chaque détenu cherche son coin de vie en se méfiant des autres* », un réquisitoire contre la nouvelle forme d'« *occupation* » militaro-humanitaire installée au cours des dernières décennies et un témoignage d'espoir offert par un groupe de jeunes gens qui, en dépit des circonstances, osent encore rêver.

Un livre émouvant et grave, rempli de tendresse pour ceux-là mêmes pour qui survivre devient « *un travail à temps plein qui consomme toute leur énergie* ».

Collaboration
Le DevoirKANNJAWOU
Lyonel Trouillot
Actes Sud
Paris, 2015, 193 pages

Rendez-vous chez Lacan

Catherine Millot met des mots pudiques sur sa vie avec l'énigmatique psychiatre

GUYLAINE MASSOUTRE

Philippe Sollers, éditeur de Catherine Millot, a été un familier de Jacques Lacan. Quant à Millot, elle a partagé l'intimité de Lacan durant les dernières années de sa vie. Elle n'avait pas trente ans quand le psychiatre devint son analyste, et davantage, alors que ses séminaires faisaient accourir tout Paris. Pour la première fois, pudique mais admirative, elle raconte *Ma vie avec Lacan*, portrait de celui qui, par sa pensée géniale, son audace et sa fertilité, est resté une énigme et, pour beaucoup, le maître à penser qu'il voulait et ne voulait pas avoir été.

Volontiers fastueux et original, voire « *superstar* » extravagante, il « *n'excluait pas l'ascétisme* » dans sa vie, au 5, rue de Lille, à Paris. « *Il menait à plus de soixante-dix ans une vie d'étudiant ou de célibataire* », témoigne-t-elle de ses contradictions. L'homme est dévoué, infidèle, convivial, mais aussi silencieux et habitué de profonds soupis. Il aime faire plaisir, suivre ses habitudes mais pas les normes, préférant déconcerter plutôt que se laisser distraire. En tout temps et en tout lieu, il pense par lui-même, dans l'autonomie qu'il exige aussi d'autrui.

Vrai danger au volant, fou de vitesse, il s'immobilise à sa table de travail. C'est un lecteur acharné, un conférencier brillant, qui aime la compagnie, l'auditoire, les voyages, les musées. Avec lui, Millot découvre Rome, son intensité, sa culture, puis sa maison de Guitrancourt et ses habitants. « *La théâtralisation faisait partie de l'art oratoire de Lacan* », dit-elle de sa rage ostentatoire ; mais, en privé, il était la simplicité même : « *Il n'avait pas d'arrière-pensées, il ne prêtait pas d'intentions à l'autre. Sa simplicité tenait aussi à ce qu'il n'hésitait pas à demander ce qu'il voulait de la manière la plus directe.* »

Réduire à l'os

Les anecdotes abondent, sans toutefois rien révéler ni compromettre personne. « *Il ne biaisait jamais avec la vérité* », dit-elle à propos de son rapport aux patients ou au réel. « *Ce*



C. HÉLIE GALLIMARD

Avec Jacques Lacan, Catherine Millot découvre Rome, son intensité, sa culture, puis sa maison de Guitrancourt et ses habitants.

point où Lacan se tenait dans son rapport à l'autre était celui de l'irréductible solitude de chacun, voisin du lieu où l'existence confine à la douleur. Il vous ramenait toujours à ce qui dans la solitude nous renvoie à notre exacte équivalence à tout autre, comme disait Genet. » Par son sens du tragique, il provoquait l'« *échange cathartique* », trouvant les mots décisifs qui mettaient chacun face à soi-même : « *Il m'avait dit : « Vous n'êtes pas la seule, ça ne vous fait pas moins seule. » »*

Millot parle peu d'elle-même, hormis d'avoir été « *épatée* », comme Jacques-Alain Miller, et, plus profondément, « *comme nettoyée* » de son anxiété par le psychanalyste. A regret, elle finit par le quitter pour réaliser son désir d'enfant.

Les figures auront passé à ses côtés, et sous ses pieds, les nœuds borroméens qui le confectionnaient à foison. L'épisode le plus touchant du récit se situe à la mort accidentelle de sa fille aînée. Mais les journées houleuses de la psychanalyse trouvent aussi un écho, qui humanise les scènes éparpillées qu'on en connaît. « *Les vanités se consumaient dans un dédain de*

tout, hormis l'essentiel. » C'est de cet idéal que Millot, et donc son texte, demeure estampée.

Cœur érectile

Qu'il soit opposé à ce récit économe et serrant le réel au plus près d'un tout autre livre, *Je ne me souviens pas* de Mathieu Lindon. C'est le contraire de la sobriété essentielle de Millot. Tout semble avoir échappé à la mémoire de Lindon, mais cet aveu même appelle le remplissage du puits sans fond. Spontanée, honnête, désinvolte, cette écriture intime est une autojustification vaine, une honte insurmontable du désir de se mettre à nu. Telle est la confession, une douleur d'exister, si anonyme que la contrainte de le dire produit un souvenir de soi en creux. Chacun fait de tous, tous en chacun. Étrange paradoxe, dont l'artifice gagnerait en valeur sur le divan d'un psychanalyste.

Dans *33 chambres d'amour*, François Emmanuel pourrait bien gagner le prix Goncourt de la nouvelle, pour lequel il est en lice. C'est ici le désir qui parle. 33 corps féminins sont dénudés comme autant de preuves des manœuvres imprévisibles du désir. Mises en

scène décapantes, subtiles ou incendiaires, ces historiettes amoureuses étoient des rencontres crépusculaires, nimbées de grâce et d'enchantement. Lacan y est d'ailleurs cité.

Dans « *La psychanalyste* », c'est le client qui séduit le psychanalyste. Du moins celui-ci rencontre-t-il son fantasme, dans un superbe transfert qui laissera la dame muette et vexée. Épatant, ce réservoir de fantaisie et cette collection de poupées, ces silhouettes croquées à l'air vif, dans le vaste monde du rêve obsédant, interpellent un réel qui refuse de disparaître autant que de se fixer.

Collaboratrice
Le Devoir

LA VIE AVEC LACAN

Catherine Millot
Gallimard L'Infini
Paris, 2016, 105 pages

JE NE ME SOUVIENS PAS

Mathieu Lindon
P.O.L
Paris, 2016, 157 pages

33 CHAMBRES D'AMOUR

François Emmanuel
Seuil
Paris, 2016, 183 pages

EXCÈS

SUITE DE LA PAGE F 1

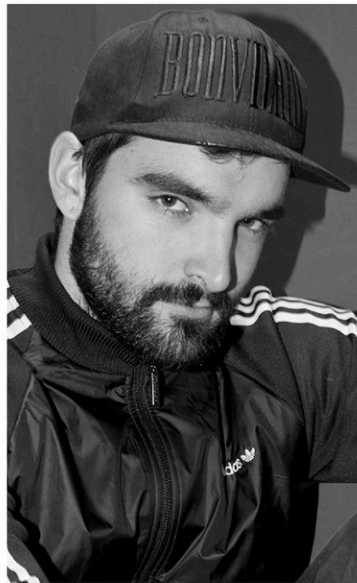
Notre culture n'est plus intéressée par ce genre d'œuvres raffinées qui étaient au centre de toutes les conversations : le roman, le vrai cinéma, les galeries présentant des expos sérieuses. Mais c'est ce que c'est. Je ne vais pas sortir dans la rue pour gueuler contre ça. »

Alors que Patrick Bateman pousse ces jours-ci la chansonnette dans une adaptation sur Broadway d'*American Psycho*, énième preuve que rien n'est impossible, BEE déclarait récemment ceci dans une entrevue soulignant dans *Rolling Stone* le 25^e anniversaire de son roman-choc : « *The older you get you realize everyone's a fucking dumbass* » (« *En vieillissant, on réalise que tout le monde est un putain d'idiot* »). Il commentait alors les lectures tronquées — l'accusant de misogynie et de violence gratuite — que sa jolie gueule avait essayées au moment de mettre au monde son narrateur tueur en série, dont l'ombre sanguinolente le pourchassera éternellement.

« *C'est un soulagement énorme, c'est très libérateur de ne plus écouter les idiots, de ne plus m'imposer une discussion avec un idiot qui ne sait pas de quoi il parle. Mais c'est aussi un constat très douloureux, parce qu'avant d'arriver à ce point, j'ai longtemps refusé de croire que les idiots, oui, sont partout.* »

Collaborateur
Le Devoir

ŒUVRES COMPLÈTES

TOME I ET TOME II
Bret Easton Ellis
Robert Laffont
Coll. Bouquins
Paris, 2016, 1088 et 1120 pages

Jean-Philippe Baril Guérard



Mélikah Abdelmoumen

PHOTOS ANNICK MH DE CARUFEL LE DEVOIR
Alexandre Soublière

ELLIS

SUITE DE LA PAGE F 1

Bret, rock star

En tutoyant sans scrupule le gratin hollywoodien et en se repaissant de son statut de vedette avec une désinvolture mutine habituellement réservée aux acteurs et aux guitaristes, Bret Easton Ellis aura incarné aux yeux de Soublière une posture complètement inédite dans un monde littéraire québécois où l'égo et l'ambition doivent être camouflés.

« *Quand je suis allé le voir lors d'une conversation publique à New York pour Imperial Bedrooms, il était super arrogant avec l'intervieweur, se souvient-il. J'ai toujours été fan de ce genre de rock star qui n'enlève pas ses lunettes de soleil à l'intérieur, qui est super baveux.* »

Jean-Philippe Baril Guérard en rajoute : « *Ellis dénonce le*

rêve américain, mais il en jouit en même temps. Ce n'est pas un gauchiste fâché. Il en profite, du capitalisme. C'est une contradiction que j'adore. »

La violence cathartique

Pour Mélikah Abdelmoumen, le Bret Easton Ellis le plus douloureusement jouissif se terre dans le costard du tueur en série Patrick Bateman, narrateur d'*American Psycho*, ce roman culte liant « *sans aucune retenue la violence économique et la violence meurtrière* ».

Le BEE le plus sagace se trouve, selon elle, dans *Lunar Park*, autofiction aussi ludique que sordide, à la fois hommage à Stephen King, règlement de compte avec le père, carrousel d'allusions à ses précédents livres et vaste entreprise de brouillage de pistes entre réalité et fiction.

« *La violence de ses précédents romans revient hanter le Ellis narrateur, mais il n'y a rien de tout ça qui est aussi violent que la banlieue améri-*

caine où il se trouve, observe-t-elle. Tout ce qu'on lui reproche, d'être hors norme parce qu'il se drogue et qu'il n'est pas un bon père, on donne ça pour inacceptable, mais ce qui est plus terrifiant dans le livre, c'est le rouleau compresseur de la normativité sociale. »

En piochant chez Ellis pendant l'écriture de *Les désastres* (VLB, 2013) une violence qui était jusque-là étrangère à son œuvre, l'écrivaine trouvera en partie le remède à la douleur de la mort de son amie Nelly Arcan. « *Le deuil a fini par complètement nourrir le travail, mais je ne savais pas, au départ, quoi faire avec. Je ne voulais pas écrire « Oh la la, bouhou, tu me manques. » Ça a été une révélation pour moi de comprendre que je pouvais écrire violent à partir de la peur ou du deuil, et pas seulement à partir d'une pulsion de violence.* »

Collaborateur
Le Devoir

ROMAN

LA FEMME AU COLT 45

Marie Redonnet
Le Tripode
Paris, 2016, 112 pages

La femme au colt 45 est un texte bref, polar qui met en scène une femme transfuge dans un pays imaginaire. Sous sa robe et ses grands voiles, elle serre un pistolet comme un talisman, dans ce monde hostile où la vie d'une femme est risquée à chaque instant. Récit de stress et de peur, ce texte dense est aussi celui d'une libération et d'un triomphe. Lora pense à son mari et à son enfant, à revenir jouer au théâtre. Elle a reçu des menaces de mort ; autour d'elle, le monde s'effrite et tombe. Mais elle agit par instinct, elle se sauve de l'autre côté de la frontière. Comme une étoile filante, elle dispense la poésie de son autodéfense. Ce texte émouvant descend au creux de l'espoir de ces femmes en lutte dans un monde assassin, tellement violent qu'on a peine à se croire en notre siècle.

Guylaine Massoutre

LIVRES

L'amour au temps des Papous

Lily King signe une romance exotique sur fond de quête de savoir au cœur de la brousse

LOUIS
HAMELIN

Une manière de la présenter pourrait être de dire qu'elle est l'autre King qui écrit des livres et vit dans le Maine. Mais sur le plan de l'écriture comme de la génétique, aucun lien de parenté connu avec le « maître de l'horreur et du suspense ». Loin d'aligner, bon an mal an, ses trois bouquins de plusieurs centaines de pages, Lily King est de la race flaubertienne, c'est quelqu'un qui prend son temps. Qui semble ignorer tant la démanigéon de publier que son corollaire économique : l'œuvre pondue pour payer les factures.

Un recueil de nouvelles en 1995, et depuis, un roman tous les cinq ans. *Euphoria*, est son quatrième. Au diable la profusion balzacienne ! Ça commence à ressembler à une œuvre...

Peut-être bien qu'elle écrit lentement, mais peut-être aussi qu'elle fouille beaucoup ses sujets et n'a pas, comme son graphomane d'homonyme, les moyens de s'offrir un chercheur à plein-temps. De seulement situer l'action d'un roman dans les forêts équatoriales de la Nouvelle-Guinée autour de 1933, voilà qui suppose, je pense, quelques vérifications. Quand, au détour d'une phrase, vous montrez un oiseau posé sur une branche, ça ne peut pas être un geai bleu, mettons. Et si, en plus, vous vous donnez pour projet de saisir les enjeux d'une science qui se trouve alors en plein essor et

dont les pousses luxuriantes et exotiques vont bientôt s'épanouir en cette fleur magnifique et vénéneuse, les *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss, laquelle, à son tour, engraissera le terreau du structuralisme, du relativisme culturel et de l'actuelle revanche (largement accomplie dans le domaine de l'imaginaire, sinon dans le monde réel) du Sauvage universel, vous avez intérêt à lire un peu, pas vrai ?

Imaginez maintenant que vous désiriez insuffler à cette fiction inspirée d'un épisode de la biographie de Margaret Mead, la célèbre anthropo-

Leur propre culture est le point aveugle où s'articule leur discours. Étudier, c'est dominer.

logue, une dose de romance et de passion torride tournant autour d'un triangle amoureux, sur fond de végétations humides, de chairs scarifiées et de coutumes païennes — je n'ai rien d'autre à vous offrir que de la sueur, des insectes et des serpents, pourrait dire King pour paraphraser un certain colonial —, et que vous y réussissiez à peu près, serez-vous très surpris le jour où vous verrez débarquer votre agent avec un contrat de droits d'adaptation cinématographique prêt à signer ? Pas vraiment.

« Ils étaient arrivés en 1931 pour étudier deux tribus de Nouvelle-Guinée. Mais, parce que Bankson était sur le Sepik, ils étaient partis vers le nord, à l'assaut des montagnes, chez les Anapa, avec l'espoir que, lorsqu'ils redescendraient un an après, il serait ailleurs et qu'ils pourraient se pencher

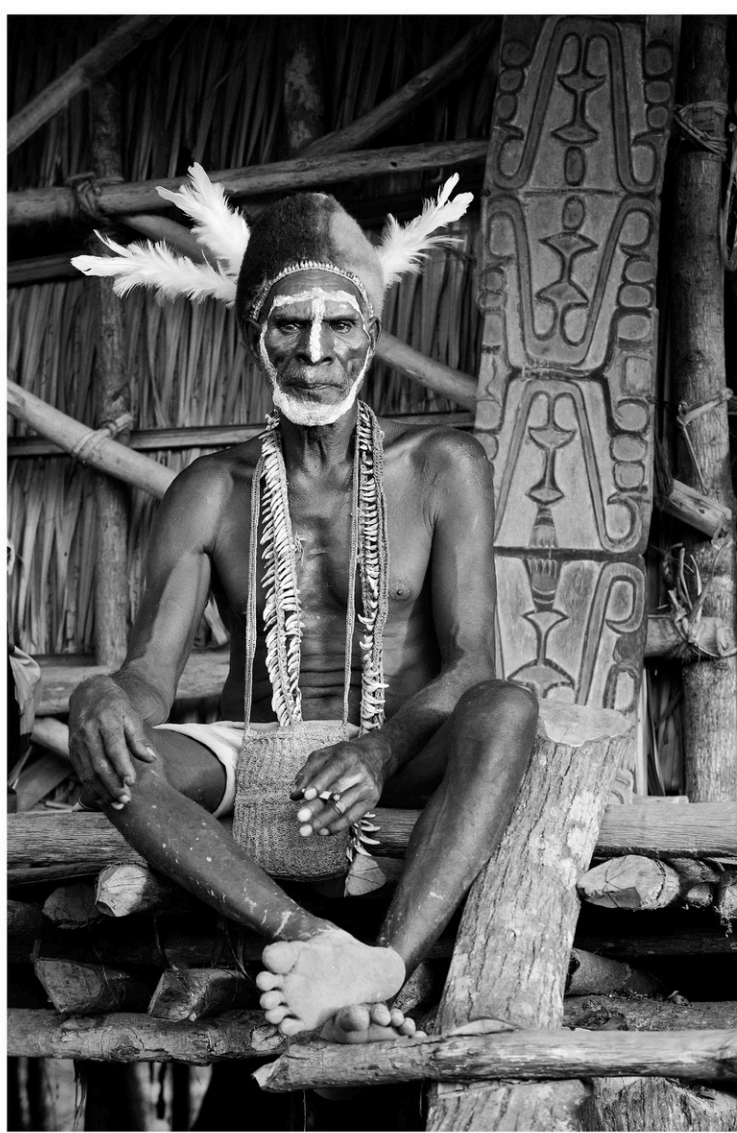
librement sur les tribus du fleuve, dont les cultures, moins isolées, étaient riches de traditions artistiques, économiques et religieuses. Mais il était encore là, alors ils étaient partis dans la direction opposée, loin de lui et des Kiona qu'il étudiait, vers le sud en suivant un affluent du Sepik qui s'appelait le Yuat, où ils avaient découvert les Mumbanyo. À la fin de la première semaine, elle avait compris que cette tribu était une erreur... »

Ils ont trente ans. Anglais, Américain, Australien, ils régissent sur le monde. Ils magasinent les peuplades comme des fruits au marché. Trois brillants esprits scientifiques, en compétition pour la découverte du rite sexuel secret, de la structure sociale primitive qui révolutionnera notre

perception du monde. Sans parler de l'autre compétition, qui oppose, dans la touffeur de ces contrées où le fragile vernis que nous appelons civilisation ne demande qu'à se fendiller, deux hommes pour le cœur d'une jeune femme.

Il ne leur viendrait jamais à l'idée de se pencher sur les codes de conduite des gentlemen qui fréquentent les clubs anglais, ou sur les ridicules tabous sexuels de l'Angleterre de Victoria et de George V. Leur propre culture est le point aveugle où s'articule leur discours. Étudier, c'est dominer.

« Elle s'efforçait de ne pas penser aux villages devant lesquels ils passaient, avec leurs foyers et leurs maisons surélevées, les enfants qui chassaient les serpents à la lance dans le chaume. Tous ces gens qu'elle manquait, les tribus qu'elle ne connaîtrait jamais



ISTOCK

Peinture faciale et coiffe traditionnelles en Nouvelle-Guinée. L'étude des cultures tribales est au cœur d'*Euphoria*, de Lily King.

et les mots qu'elle n'entendrait pas, l'inquiétude à l'idée qu'ils étaient peut-être précisément en train de rater la tribu qu'elle se devait d'étudier, un peuple dont elle saurait libérer le génie et qui libérerait le sien, un peuple dont les mœurs

auraient un sens pour elle. » Le couple formé par deux de ces anthropologues, Nell et Fen, incarne à lui seul les tensions qui agitent alors ce domaine du savoir et qui s'apprennent à faire exploser les sciences humaines. Fen,

c'est la vieille science prédatrice, celle qui a ravi à la Grèce les frises du Parthénon et à l'Égypte le tombeau de Toutankhamon. L'approche de Nell et de sa mentore, Helen, est fondée, à l'opposé, sur la proximité et l'empathie. «... le plus grand et le plus grave problème du monde tient à l'incapacité de la civilisation occidentale à comprendre les mœurs des autres peuples. À la vingtième page, elle avait déjà [...] fait le tour de la terre plusieurs fois et démontré que la notion d'hérédité raciale, de race pure, est de la foutaise, que la culture ne se transmet pas biologiquement et que la civilisation occidentale n'est pas le résultat final d'une évolution de la culture, pas plus que l'étude des sociétés primitives n'est l'étude de nos origines ».

Revendiquer ouvertement Margaret Mead pour modèle du personnage de Nell, comme le fait l'éditeur en quatrième de couverture, ne va pas sans risque. Les choix de l'auteure deviennent évidents, sujets à discussion. Dans la vraie vie, Mead, dont l'étude des mœurs sexuelles polynésiennes aurait nourri la révolution du sexe des *sixties*, a enfanté une fille et est décédée d'un cancer à l'âge de 77 ans. Dans le livre, elle écoute le chant des sirènes hollywoodiennes, cède à la passion, perd son enfant et meurt à l'âge du Christ, tuée par le mariage et la maternité, martyre du féminisme avant la lettre.

EUPHORIA

Lily King
Traduit de l'américain
par Laurence Kieffé
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2016, 317 pages

POLAR

Une nouvelle vieille enquête d'Erlendur

MICHEL BÉLAIR

On connaît depuis longtemps les talents d'enquêteur du commissaire Erlendur de la police de Reykjavik. Précisément depuis la publication de *La cité des jarres* (Métaillé, 2000), bien avant que l'on apprenne d'ailleurs qu'il a aussi un nom de famille (Sveinsson). Les lecteurs les plus fidèles ont même vu Erlendur patrouiller en uniforme dans les rues de la capitale islandaise puis enquêter à quelques reprises sous les ordres de son mentor, Marion Briem, avant qu'elle prenne sa retraite et qu'il la remplace en devenant à son tour commissaire.

C'est dans cette complicité avec Marion que vient se placer cette nouvelle vieille enquête qu'il faut situer en 1979, quelque part au beau milieu de la guerre froide. Tout s'amorce avec la découverte d'un corps dans un lagon situé près de la base américaine qui jouxte l'aéroport international de Keflavik. Rapidement, les policiers constatent que tous ses os sont brisés ; comme s'il avait fait une chute vertigineuse... au milieu d'un champ de lave.

Marion et Erlendur conviennent de solliciter l'aide des autorités américaines pour enquêter sur la base lorsqu'ils découvrent que l'homme, mécanicien chez Islandair, travaillait parfois dans les hangars d'entretien des gros-porteurs de l'armée américaine.

En parallèle, lors de ses rares temps libres, Erlendur recherche une jeune fille disparue sans laisser de traces il y a un quart de siècle près de l'ancien camp militaire de Kamp Knox. Construit durant la Seconde Guerre mondiale, il abritait la base navale de la force d'occupation américaine avant d'être squatté par des démunis une fois le camp abandonné par les soldats à la fin du conflit. Cette forte présence américaine rythmée en deux temps bien distincts est au cœur de l'enquête, on le devine

vite. Elle permet à l'auteur de nous dévoiler un autre pan de l'histoire récente de l'Islande.

Mais revenons à l'homme du lagon. Même si les Américains refusent de laisser les policiers islandais poser leurs questions sur la base, Marion et Erlendur réussiront à gagner la complicité d'une policière du camp. Grâce à elle, l'affaire prendra une dimension insoupçonnée expliquant la distance que prennent les autorités militaires quant à l'enquête. On ne vous en révélera pas plus, sinon qu'Arnaldur Indridason trouve ici le terrain idéal pour donner libre cours à son aversion pour les militaires.

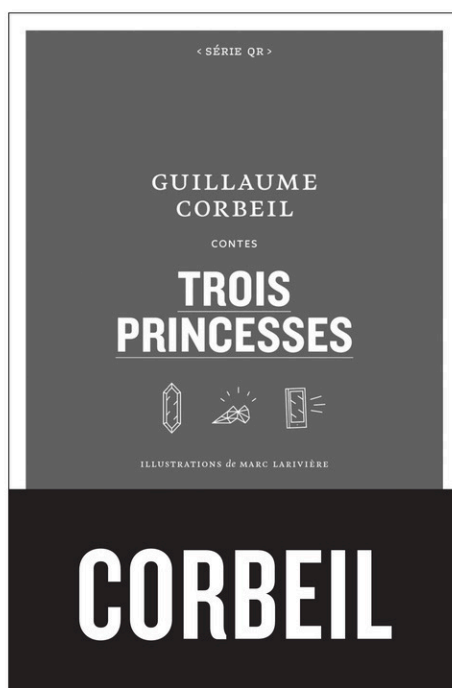
Et puis voilà qu'Erlendur trouve quelques nouvelles pistes dans ses recherches sur la jeune fille disparue. En enquêtant de façon méthodique, en reposant sans cesse les mêmes questions et en soulevant la moindre pierre du dossier, il parvient à donner un éclairage nouveau à toute l'histoire. Jusqu'à ce que, comme dans le cas de l'homme aux os brisés, toute la lumière soit faite enfin.

Le lecteur sera séduit par l'habileté de conteur d'Indridason, qui nous fait passer d'un temps à l'autre entre les deux histoires sans que la lecture soit difficile. On ne pourra non plus s'empêcher de noter l'élégance et l'efficacité de son écriture encore une fois rendue merveilleusement par la traduction d'Eric Boury. Avec cette histoire décalée racontant deux enquêtes situées à presque un quart de siècle de distance, c'est comme si la porte du temps s'était résolument entrouverte. Qui sait où nous amènera ensuite Erlendur Sveinsson.

Collaborateur
Le Devoir

LE LAGON NOIR
Arnaldur Indridason
Traduit de l'islandais
par Eric Boury
Éditions Métaillé
Paris, 2016, 320 pages

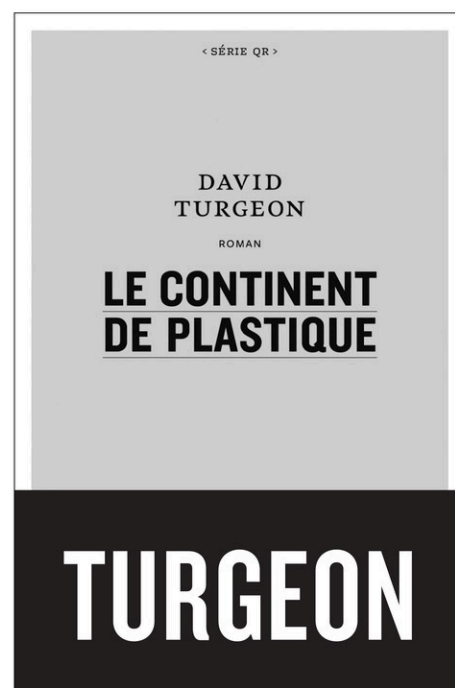
LE QUARTANIER



Blanche-Neige voudrait qu'on la reconnaisse pour ses idées, mais c'est pour sa beauté qu'on voudra la tuer. Dans un autre royaume, Cendrillon, la fille du palefrenier, contemple les splendeurs du château et rêve d'aller au bal du prince. Pour vivre son rêve, ne serait-ce qu'une nuit, elle sera prête à tout sacrifier. La Belle au bois dormant, quant à elle, étouffée sous le vernis de la petite fille parfaite qu'elle est condamnée à être et, dans un long sommeil, se voit assaillie par tout ce qui grouille derrière les apparences.



L'interprétation du deuxième commandement ne fait pas l'unanimité dans la tradition juive. Les sages du Talmud admettent la représentation des formes vivantes tout en lui assignant une limite, et leurs débats nous enseignent ce que la distinction entre le réel, l'imaginaire et le symbolique engage sur le plan éthique. Cet enseignement est ici le point de départ d'une relecture des œuvres de Duras, Sarraute et Guyotat, qui s'interdisent la représentation par un travail d'écriture visant à délégitimer l'image ; ces œuvres sont ptries par une force corporelle qui met en jeu le réel d'une jouissance à déchiffrer.



Les biographes ont établi que l'auteur de *L'ouvreuse de cinéma*, de *Rentrer de noirceur* et de bien d'autres titres a eu recours, pendant pas moins de dix ans, à un assistant. Quel a été le rôle de cet assistant dans l'écriture des romans de cette période ? Dans quelles circonstances a-t-il rencontré l'épatante Denise Bruck, grand amour de sa vie ? Quelle était la nature de leurs liens avec la mystérieuse Fondation Schasch ? Et que venait faire le continent de plastique dans toute cette histoire ? À ces multiples questions je crois pouvoir donner une réponse complète et satisfaisante. Cet assistant, c'était moi.

ESSAIS

L'école de la CAQ

Fort de son expérience d'enseignant, Jean-François Roberge plaide pour un Québec fou de l'éducation

LOUIS CORNELIER

Jean-François Roberge, député de Chambly à l'Assemblée nationale, est un des bonnes têtes de la Coalition avenir Québec (CAQ). Ancien militant étudiant à la moribonde Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ) et enseignant au primaire de formation, profession qu'il a exercée pendant 17 ans avant d'être élu député en 2014, Roberge est le porte-parole de sa formation politique en matière d'éducation et d'enseignement supérieur. On peut donc considérer *Et si on réinventait l'école?*, l'essai qu'il vient de faire paraître, comme sa version personnelle de la vision caquiste de l'éducation.

Le plaidoyer, parsemé d'anecdotes qui sentent un peu trop le réchauffé, contient plusieurs propositions intéressantes. Il affirme d'abord qu'il faut «faire de l'éducation notre priorité nationale», car «notre survivance comme peuple dépend de notre capacité à réinventer l'école et à valoriser l'éducation». Ça nous change de la ritournelle libérale sur la santé et l'économie. Tous ces domaines sont évidemment importants, mais la logique impose de reconnaître que l'éducation devrait être la priorité, car elle conditionne la bonne marche des deux autres et de presque tout le reste.

Culture générale

Va pour l'éducation, donc, mais laquelle? Quand on se souvient de la déclaration de François Legault selon laquelle les cégeps sont «une maudite belle place pour apprendre à fumer de la drogue et puis à décrocher», il y a lieu de poser la question. En octobre 2011, en effet, le chef de la CAQ flirtait avec l'idée d'abolir les cégeps, ou à tout le moins la filière d'enseignement général, témoignant ainsi de sa vision étriquée, c'est-à-dire strictement utilitaire, de l'éducation.

On apprend avec plaisir, dans *Et si on réinventait l'école?*, que ces lubies ne semblent plus avoir cours à la CAQ, un parti aux idées pour le moins louvoyantes. Roberge n'hésite pas à se livrer à un éloge de la formation générale et à affirmer que «s'il faut



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

Il faudrait que l'éducation devienne une vraie priorité pour tous.

préparer les jeunes aux marchés de l'emploi, il serait très mal avisé de réduire la mission du réseau éducatif à l'atteinte de cet unique objectif».

En racontant sa découverte de la poésie dans un cours obligatoire au collégial — «s'il n'avait pas été imposé, jamais, au grand jamais je ne m'y serais présenté», avoue-t-il —, il rappelle les vertus humanistes, et même économicques, de la formation générale et conclut que l'abandon de cette dernière «pour les cégepiens constituerait un véritable recul, un acte de nivellement par le bas qui affecterait l'ensemble de notre société». Souhaitons que son chef le lise.

Quand il en appelle à plus de flexibilité dans le choix de cours offerts aux jeunes en cette matière, en avançant l'argument «de leurs champs d'intérêt», Roberge n'évite toutefois pas la contradiction, lui qui écrit que les jeunes ont tort de croire inutiles des cours qui ne les intéressent pas d'emblée. S'ils ont le choix, combien d'entre eux opteront pour la poésie?

Le député de Chambly a raison de dire que la plupart des intervenants scolaires sont compétents et dévoués et que la majorité des parents sont bien intentionnés. On sera toutefois d'accord avec lui pour reconnaître que l'acquiescement à une certaine médiocrité plombe le système scolaire et que «nous pouvons faire mieux, beaucoup mieux».

Il faudrait, pour y arriver, que l'éducation devienne une vraie priorité pour tous. Pour certains parents, cela voudrait dire cesser de jouer les avocats de la défense de leurs enfants dans leurs relations avec les enseignants et de justifier les absences scolaires de leurs rejetons pour toutes sortes de raisons (sport, voyages, longues fins de semaine, etc.).

Que faire?

Le système scolaire doit lui aussi s'acquitter de ses devoirs. Les facultés d'éducation ne devraient admettre que les étudiants les plus forts et les plus aptes, après une entrevue. Il faudrait mieux payer ces enseignants

et leur assurer une certaine stabilité en emploi, ce qui bénéficierait aussi aux enfants, facilement perturbés par le roulement de personnel en cours d'année.

L'école doit aussi en finir avec ce nivellement par le bas que constitue l'attribution de la note de passage à des élèves qui ne la méritent pas. Des diplômés du secondaire incapables d'écrire correctement en français, ce n'est pas rare et c'est inacceptable, écrit Roberge, à raison, en proposant d'augmenter le nombre d'heures d'enseignement du français et d'imposer des examens ministériels à chaque fin de cycle au primaire et à chaque année au secondaire, pour s'assurer de l'acquisition des connaissances et des compétences dans les matières fondamentales.

Ces propositions, tout comme celles d'imposer la maternelle à quatre ans pour tous, de réaménager l'horaire des écoles secondaires pour intégrer plus d'activités parascolaires et d'encourager les étudiants du collégial à aller étudier dans les régions du Québec pour les découvrir et les dynamiser, sont stimulantes et méritent d'être explorées. Elles ont un coût, mais l'inaction aussi en a un.

D'autres propositions font toutefois tiquer. Roberge, par exemple, ne convainc pas en plaidant pour la création d'un ordre professionnel des enseignants, pour l'attribution de plus de pouvoir aux directeurs d'école ou pour le contingentement «des programmes déjà surchargés de diplômés». Ses propos sur les grèves étudiantes et sur le rôle des syndicats relèvent d'une pensée de droite simpliste. Dans ces conditions, sa suggestion d'«éduquer les jeunes en matière d'économie» inquiète un peu. Cette matière, rappelons-le, ne se réduit pas aux finances personnelles et à l'entrepreneuriat, sur lesquels Roberge met l'accent.

Il est rare qu'un député en fonction se livre à un tel exercice de réflexion. Avec cet ouvrage simple et concret, Jean-François Roberge nous offre ample matière à débat. Pour cela, il mérite d'être félicité.

louisco@sympatico.ca

ET SI ON RÉINVENTAIT L'ÉCOLE? CHRONIQUES D'UN PROF IDÉALISTE
Jean-François Roberge
Québec Amérique
Montréal, 2016, 152 pages



HISTOIRE

LES TABERNACLES DU QUÉBEC DES XVII^E ET XVIII^E SIÈCLES
Claude Payer et Daniel Drouin
Les Publications du Québec
Québec, 2016, 271 pages

Il est devenu le juron le plus emblématique du Québec. Le tabernacle, ce meuble liturgique contenant le ciboire et ses hosties, attire le regard lorsque nous entrons dans une église. Le restaurateur en sculpture Claude Payer et l'historien de l'art Daniel Drouin nous présentent les plus anciens modèles québécois dans un ouvrage richement illustré à l'image de ces œuvres d'art méconnues. Les deux passionnés ont répertorié 84 tabernacles fabriqués avant 1800, dont plus de la moitié est toujours en service. Il n'est pas rare de les retrouver à plus d'une centaine de kilomètres de leur lieu d'origine. C'est le cas du tabernacle des Récollets de Montréal, un «joyau» de style Louis XIV, qui orne aujourd'hui l'église de Bécancour. «Trop de ces œuvres, pour la plupart de dessin original et de facture de haut niveau, ont disparu par ignorance et négligence, déplorent les auteurs de ce beau livre pointu. Il ne faut plus que ce soit le cas.»

Dave Noël



LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC

Tabernacle principal de l'ancien Hôpital général des frères Charon de Montréal, vers 1700



TÉMOIGNAGE

SOLANGE TE PARLE
Solange Payot
Paris, 2016, 174 pages

Ina Mihalache s'est fait connaître par ses capsules Web *Solange te parle*, où elle se met en scène telle quelle, hors de toute intrigue, s'adressant à la caméra, tenant un discours philosophico-lyrique. Si les capsules sont populaires, attirant un grand nombre d'internautes, elles ne cèdent pas pour autant à la facilité coutumière. La voici en version texte. Empreint de poésie autant que d'absurde, son monde questionne aussi bien le sexe, la célébrité, que nos travers sociaux, nos façons de vivre les uns avec les autres, conjuguant l'intime et le politique. Dans «Narcissisme 2.0» qui ouvre le recueil, Solange assume ses névroses et sa soif de reconnaissance, mais non sans s'intéresser à l'autre: «Je ne connais pas la valeur de ce que je suis. C'est toi qui décides.» Et pose la question: «Et toi, comment fais-tu pour exister?» Les textes adoptent tous cette finale («Et toi...?»), nous interpellant sur chacune des obsessions ici étalées. Solange écrit, mais c'est bien à toi qu'elle parle. On se délecte des textes — notamment ses succès «Dire je t'aime» et «Pénis, inclinez-vous» —, mais on se prend tout de même à regretter le ton, la voix, l'image, bref la présence de Solange. Sans elle, ce n'est pas tout à fait la même couleur.

Isabelle Boisclair

Chomsky, l'espoir par le langage

Le socialiste libertaire redevient linguiste et montre que les mots changent le monde

MICHEL LAPIERRE

Que le socialiste Bernie Sanders, adversaire d'Hillary Clinton, soit l'autre candidat démocrate potentiel à la présidence des États-Unis réjouit Noam Chomsky. «Si, par miracle, il était élu» président, il aurait, admet l'intellectuel, le Congrès contre lui. Mais, selon le nouvel essai de Chomsky, *Quelle sorte de créatures sommes-nous?*, miracle n'est pas un vain mot, car la science discerne «un secret impénétrable à l'intelligence humaine».

Le livre expose comment le savant américain, que l'on considérait dès les années 1960 comme celui qui avait révolutionné la linguistique, n'a aucunement bifurqué en devenant aussi l'un des commentateurs politiques les plus lus au monde. Chez Chomsky, la connaissance et même la liberté découlent logiquement des structures créatives universelles du langage, ce phénomène inné aux origines insondables.

Contre la superficialité du behaviorisme qui se limitait à l'étude expérimentale du com-



AGENCE FRANCE-PRESSE
Selon Noam Chomsky, «miracle» n'est pas un vain mot.

portement ou celle du structuralisme qui n'envisageait que les relations entre les éléments d'un système, le linguiste novateur conçoit le langage comme «un instrument de la pensée» et se demande philosophiquement en quoi il

consiste. Pour lui, des penseurs comme Descartes et Hume, puis ceux des siècles suivants, n'ont pas réussi à éclaircir des choses aussi fondamentales que l'esprit, que la matière ou que «l'usage créatif du langage».

Pourtant, la multiplicité inventive des significations du mot «personne» a bouleversé l'histoire sociopolitique. Protégeant les droits de la personne, le cinquième amendement, en vigueur dès 1791, de la Constitution américaine a longtemps résisté à étendre en entier ces droits aux autochtones, aux Noirs et aux femmes jusqu'à ce que le progressisme réussisse à clarifier la loi.

Fasciné par l'évolution du sens des termes et leur étonnante fécondité, Chomsky estime que le libéralisme classique, issu des Lumières mais étranger par son humanisme au néolibéralisme actuel, a eu comme «héritier» l'anarchisme qui «s'inscrit dans le courant plus vaste du socialisme libertaire». C'est d'ailleurs de ce dernier que le penseur ne cesse de se réclamer. Chomsky souligne qu'un

philosophe et éducateur très américain, pas du tout sulfureux mais de nos jours injustement oublié, comme John Dewey (1859-1952), s'en rapprochait. Celui-ci ne considérerait-il pas comme «antilibéral et immoral» le fait d'apprendre aux enfants à travailler «non pas librement et intelligemment mais en vue d'atteindre un rendement»?

Si le langage révèle à l'essayiste qu'«il n'existe pas de science objective envisagée à la troisième personne», il lui permet de croire à «un esprit de collaboration» planétaire qui rend l'inconnu toujours plus proche de nos attentes. Voilà le secret de l'espoir chomskyen d'un progrès social ouvert aux miracles.

Collaborateur
Le Devoir

QUELLE SORTE DE CRÉATURES SOMMES-NOUS? LANGAGE, CONNAISSANCE ET LIBERTÉ
Noam Chomsky
Traduit de l'anglais par Nicolas Calvé
Lux
Montréal, 2016, 200 pages

NANCY HUSTON

Carnets de l'incarnation

Textes choisis 2002-2015

« Retrouver Nancy Huston dans des chroniques, préfaces, conférences, articles [...], c'est marcher aux côtés d'un esprit brillant qui s'obstine puis se replie, nous bouscule, nous émeut, nous fait sourire et réfléchir dans une langue riche et incisive. »

Mario Cloutier, *La Presse*

lemeac.com

Conseil des arts du Canada

© Fanny Durr